

Matei VIȘNIEC

Né en 1956 dans le nord de la Roumanie, il est l'auteur de pièces aux titres souvent grinçants : *Le mot progrès dans la bouche de ma mère sonnait terriblement faux*, *L'Histoire du communisme racontée aux malades mentaux*, *Petit boulot pour vieux clown* ou *La Femme comme champ de bataille* n'en sont que quelques exemples. Interdit de création dans son pays pendant des années, il demande l'asile politique à la France en 1987. Il choisit alors la langue française et se consacre à l'écriture dramatique. Il est aujourd'hui journaliste à RFI, et une trentaine de ses pièces écrites en français sont éditées. En Roumanie, depuis la chute du communisme, Matei Vișniec est devenu l'auteur dramatique vivant le plus joué. Les lecteurs français découvrent également en 2012 les romans qu'il écrit dans sa langue maternelle. *Syndrome de panique dans la Ville Lumière* (éd. Non Lieu) est consacré aux fantasmes sur Paris.

Dernier ouvrage paru

Monsieur K. libéré, traduit du roumain par Faustine Vega, éd. Non Lieu, 288 p., 16 €.

Par **Jean-Baptiste Harang**

Monsieur K. libéré est le deuxième roman traduit en français de Matei Vișniec, qui a étudié à Bucarest et beaucoup écrit, surtout des pièces de théâtre (une bonne quarantaine à ce jour), qui circulaient sous le manteau du temps de Ceaușescu sans que l'on puisse les monter. Aujourd'hui dramaturge reconnu, il écrit tantôt en français, tantôt en roumain. *Monsieur K. libéré* : le « K » de ce titre évoque Franz Kafka, dont l'auteur s'est nourri, et, lecture faite, ce patronage est loin d'être immérité. Quant au qualificatif « libéré », le personnage principal, dont le nom porte bien l'initiale K, Konef J., va le trimballer tout au long du livre comme une croix, comme une arête en travers de la gorge, dont il ne semble guère souffrir et que ni lui ni le lecteur ne pourront jamais recracher.

Dans un pénitencier au milieu de nulle part, Konef J. occupe sagement la cellule numéro 50. Ce matin-là, et pour la première fois depuis des années (on ne saura pas combien, pas plus qu'on ne saura pourquoi il est emprisonné, sinon qu'aucune raison n'est vraiment nécessaire pour se retrouver derrière les verrous dans ce pays qui n'est pas nommé), pour la première fois, donc, on ne lui apporte pas le petit déjeuner. Les deux vieux gardiens, Franz Hoss et Fabius, ont changé d'attitude, eux qui le battaient comme plâtre sont devenus aimables, lui parlent de la pluie et du beau temps, de la pluie surtout. Et il faut tourner dix bonnes pages pour qu'ils lui indiquent le pourquoi de ce changement : il est libre. Mais, à part la suppression des plateaux-repas et le devoir de dormir dans l'ascenseur de la prison, puisque sa cellule va bientôt être attribuée à un autre, Konef J. ne comprend pas très bien ce que la liberté lui apporte. Le pénitencier est situé près d'une ville sans nom qui semble disparaître peu à peu. De sa supposée liberté, Konef J. va faire un usage étrange, devenir une sorte de gardien supplétif, rendre une fois visite à sa mère en ville, toute fière de le savoir libre,

boire quelques bières, forcer le respect des vieillards de cette cité désertée de ses hommes valides. Il fréquente une boulangerie industrielle où, cocher improvisé d'un attelage cacochyme, il fournit en pain le pénitencier.

Seuls les deux vieux gardiens et notre homme ont des noms, les autres sont distingués par leur silhouette, « l'enfant », « le gringalet aux dents noires », « l'homme au visage joyeux », « l'homme calme et minuscule », « l'homme à la barbe taillée », « le petit vieux aux cheveux blancs », « le petit vieux à la tête rasée ». Le responsable du pénitencier est un colonel dépressif, reclus dans son bureau. Konef J. rend visite à un homme étrange chargé de recoudre les habits civils délaissés par les prisonniers et à une cantinière obèse qu'il baise parfois. Jusqu'au jour où il participe à une vaine battue à la recherche d'un fugitif. On découvre alors en marge du pénitencier un verger, des décombres et une communauté parallèle d'évadés qui s'essaient à une démocratie de caricature et où l'on échange des vivants contre des morts, des malades contre des valides, des restes de poubelles contre des manches de costumes, car « l'hiver est la plus grande tragédie des démocraties pauvres ».

Cet univers gelé, désolé est décrit sans le moindre pathos, sans jugement, sans commentaire, comme si ce réel inventé comme une parabole était une donnée immarcescible, incontestable, et comme si le lecteur, autant que les protagonistes, devaient faire avec. Le froid engourdit toute révolte, la colère est épuisante, et la résignation, le sentiment le mieux partagé : « Chaque matin, quand la grappe de corps se disloquait, il y avait sur le plancher de la chambre commune, pliés sur eux-mêmes, les fruits les plus fragiles de la démocratie. Les cadavres devaient bien être enterrés et les fossoyeurs étaient choisis par tirage au sort. Le sol gelé s'ouvrait difficilement sous les coups des pioches et des bêches émoussées. Chaque tombe devait être péniblement arrachée à la chair obstinée du sol. Les hommes commencèrent à injurier les morts. Des semaines

durant, les vivants luttèrent avec obstination contre les morts. » Puis, enfin, « les vivants commencèrent à se détester entre eux ». Bien loin de Musset, ce chant désespéré est un pur sanglot. □



MIHAI CUCU